Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + HLP, veuillez visiter :
bac-hggsp-hlp.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL • CORRIGÉ DÉTAILLÉ

Humanités, littérature et philosophie

Session 2021 • Polynésie • Jour 1

Code sujet **21HLPJ1PO1** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

Sujet 1 — René Char, « Feuillets d’Hypnos » : émotion et résistance à la violence
2 réponses • sujet p. 2–3

Sujet 2 — Schopenhauer : la volonté, l’identité personnelle et la lecture des œuvres littéraires
2 réponses • sujet p. 4–4

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

Sujet 1

20 points

René Char, « Feuillets d’Hypnos » : émotion et résistance à la violence

Première partie

Question Interprétation littéraire

Sujet p. 2, 3

> D’où vient l’émotion qui se dégage de ce texte ?

Interprétation littéraire — D’où vient l’émotion qui se dégage de ce texte ?

Dans le fragment 128 des *Feuillets d’Hypnos*, René Char raconte une journée où son village est investi par les SS et des miliciens. L’émotion naît de la violence concrète de la scène, mais aussi du regard personnel du narrateur, partagé entre peur, colère et honte. Elle se transforme enfin en sentiment de solidarité et d’amour pour les habitants. Le récit fait ainsi passer le lecteur de l’angoisse à l’émotion collective, sans effacer la menace ni le coût de l’engagement.

Dès l’ouverture, Char fait ressentir l’oppression qui s’abat sur le village. Celui-ci est « assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l’impossibilité de bouger » (page 2). L’accumulation de participes donne l’impression d’un étau qui se resserre ; « bâillonné » et « hypnotisé » personnifient le village et figurent la privation de parole et de liberté. La violence est rendue concrète par les mitrailleuses et les mortiers, puis par l’expulsion des habitants et la destruction de la grange du vieil homme. La phrase brève « Alors commença l’épreuve » souligne la gravité de ce qui va suivre, sans commentaire pathétique.

La narration à la première personne rapproche ensuite le lecteur de l’expérience du résistant. Le narrateur dit être éveillé depuis quatre heures ; après avoir reçu l’alerte de Marcelle, il change de logis et observe les occupants depuis une fenêtre, derrière des « rideaux jaunis ». Il sait qu’il ne peut franchir le cordon de surveillance : cette position d’observateur caché crée une forte tension, car il voit le danger sans pouvoir intervenir ouvertement. Les sons rendent la violence presque présente : les coups sont « ponctués d’injures », une voix hurle « Où est-il ? Conduis-nous », puis viennent le silence et les coups de pied et de crosse. L’alternance de la voix, du silence et des coups fait éprouver la torture du jeune maçon sans la décrire longuement.

L’émotion vient aussi du conflit moral du narrateur. La « rage insensée » chasse son angoisse ; ses mains transmettent à son arme leur « sueur crispée », et celle-ci semble chargée d’une puissance contenue. Pourtant, le narrateur pense que le maçon se taira encore cinq minutes, puis parlera « fatalement ». Il avoue : « J’eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance. » Il redoute que le prisonnier livre des informations, mais éprouve de la honte devant ce souhait. Cette franchise rend le personnage vulnérable et complexe, plutôt que simplement héroïque.

Le récit bascule avec l’arrivée de « la marée des femmes, des enfants, des vieillards ». La métaphore de la marée donne une force collective à des habitants qui semblent individuellement sans défense. La formule paradoxale « Ils se hâtaient sans hâte » suggère une action à la fois urgente et maîtrisée, préparée selon un « plan concerté ». Leur présence paralyse momentanément les occupants « en toute bonne foi ». L’image de la foule qui « ruissel[le] littéralement sur les SS » oppose à la puissance des armes une force humaine, nombreuse et solidaire. Le texte ne transforme cependant pas cette intervention en victoire : le maçon est laissé pour mort et la patrouille furieuse se fraie un chemin à travers la foule.

Après le danger immédiat, l’émotion devient celle d’une reconnaissance silencieuse. Les habitants ont des regards « anxieux et bons » ; leurs yeux passent « comme un jet de lampe » sur la fenêtre du narrateur. Il se découvre à moitié et un sourire se détache de sa pâleur : ce geste répond à leur signe sans mettre fin à la

clandestinité. La métaphore des « mille fils confiants » donne une forme au lien qui unit le résistant et les villageois. La confiance est à la fois un sentiment intime et un réseau de solidarité dont chacun dépend.

La phrase finale, « J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice », formule l'aboutissement affectif du récit. « Farouchement » associe l'amour à une énergie combative ; « bien au-delà du sacrifice » fait sentir l'intensité du lien éprouvé au cœur du danger. La note de 1945 nuance toutefois le récit héroïque : « N'était-ce pas le hasard qui m'avait choisi pour prince ce jour-là plutôt que le cœur mûri pour moi de ce village ? » L'interrogation met en balance le hasard et l'attachement du village, et déplace la gloire individuelle vers une relation réciproque. L'émotion vient donc de la rencontre entre la terreur, la tension morale du narrateur et la solidarité courageuse des habitants : la violence demeure, mais elle fait apparaître la force des liens humains.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> L'émotion du fragment vient d'abord de la terreur de l'occupation, rendue sensible par les images du village « bâillonné » et par les bruits de la torture du jeune maçon. Elle se complexifie grâce au point de vue du narrateur, qui révèle sa peur, sa colère, son désir de riposte et sa honte. L'intervention concertée des habitants transforme ensuite l'angoisse en solidarité : leurs regards et les « mille fils confiants » expriment un lien protecteur, même si le danger n'est pas supprimé. Enfin, la déclaration « J'ai aimé farouchement mes semblables » et la note de 1945 font de cette épreuve une expérience d'attachement collectif, tout en nuançant l'héroïsme individuel.

Deuxième partie

Question Essai philosophique

Sujet p. 2, 3

> Comment résister à un agresseur sans recourir à la violence ? Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.

Essai philosophique — Comment résister à un agresseur sans recourir à la violence ?

Résister à un agresseur sans violence peut sembler paradoxal : si l'adversaire impose sa volonté par la force, comment lui faire obstacle sans employer les mêmes moyens ? Il faut d'abord distinguer la résistance de la passivité. Refuser de collaborer à une injustice, protéger les personnes menacées, rendre visibles les actes de l'agresseur et organiser une action collective sont autant de formes possibles de résistance. Elles ne garantissent pas la sécurité et ne conviennent pas nécessairement à toutes les situations, mais elles opposent à la domination une force morale, sociale ou politique. Le fragment de René Char aide à penser cette possibilité, tout en montrant ses limites face à une violence armée.

Résister sans violence consiste d'abord à ne pas céder intérieurement à l'ordre injuste et à chercher des moyens de protéger autrui. Dans le texte de Char, les habitants sont expulsés de leurs maisons et rassemblés sous la menace des SS et des miliciens. Le narrateur, caché, pense qu'une « résistance armée efficace » serait possible depuis sa maison-refuge : le récit ne présente donc pas sa situation comme un exemple pur de non-violence. Il laisse voir la tentation de la riposte et l'impuissance douloureuse du témoin tandis que le jeune maçon est torturé. En revanche, les habitants organisent une action collective : ils se rendent au lieu de rassemblement selon un « plan concerté » et leur présence paralyse momentanément les occupants « en toute bonne foi ». Le texte ne dit pas qu'ils adhèrent à une doctrine de non-violence ; il montre qu'une action collective sans attaque armée peut gêner les agresseurs et aider le narrateur recherché. Elle ne désarme pas les SS et ne met pas fin à la violence, mais elle a un effet réel et limité.

Une autre forme de résistance consiste à retirer à l'agresseur la coopération dont il a besoin. La désobéissance civile est le refus, public et assumé, d'obéir à une règle ou à une politique jugée injuste, sans attaquer les personnes qui l'appliquent. Elle peut prendre la forme d'une marche, d'un boycott ou d'un refus collectif. Dans *La Désobéissance civile*, Henry David Thoreau défend le refus de prêter sa participation à un État qui soutient l'esclavage et mène une guerre qu'il condamne. Son raisonnement engage chacun à ne pas se décharger de sa responsabilité morale en invoquant simplement l'obéissance à la loi. Une action individuelle peut cependant rester sans effet si elle demeure isolée ; pour peser sur le pouvoir, le refus gagne souvent à être partagé et organisé. La foule du texte de Char illustre la force d'une initiative concertée.

La résistance peut aussi passer par la parole et le témoignage. Un agresseur cherche souvent à imposer le silence, à isoler ses victimes ou à faire passer sa violence pour légitime. Témoigner, informer et nommer l'injustice s'opposent à cette entreprise : la parole maintient les faits dans l'espace commun et permet à d'autres personnes de se mobiliser. Le fragment de Char témoigne de l'épreuve vécue et de la solidarité du village. Écrire ne fait pas disparaître la menace décrite, mais empêche que les victimes et leur courage soient réduits au silence. Dans la scène racontée, les regards des villageois vers la fenêtre du narrateur manifestent aussi un lien de confiance. Ce lien compte humainement et peut soutenir l'action : la solidarité permet d'avertir, de protéger et de coordonner, tandis que l'isolement rend plus vulnérable.

La non-violence ne doit pourtant être ni idéalisée ni imposée comme une solution certaine. Face à des adversaires armés, une foule désarmée peut subir des représailles ; dans le texte, le maçon est laissé pour mort et la patrouille reste capable de violence. L'action collective des habitants obtient un résultat ponctuel, mais ne neutralise pas les armes. Il faut tenir compte des circonstances et distinguer le recours à la violence pour dominer ou se venger de la force employée pour empêcher un dommage immédiat. La question invite à chercher des moyens de résistance qui ne reproduisent pas la logique de l'agresseur, non à nier les dilemmes tragiques des personnes menacées. Il serait injuste de reprocher à une victime de ne pas parvenir à résister de manière non violente lorsque sa survie ou celle d'autrui est en jeu.

En définitive, résister sans violence, c'est opposer à l'agresseur le refus de coopérer, la désobéissance à l'injustice, le témoignage et une solidarité organisée. L'exemple des habitants chez René Char montre qu'une présence collective, même désarmée, peut gêner l'action des occupants et aider celui qu'ils recherchent. Mais le sort du maçon rappelle que cette stratégie ne garantit ni la victoire ni la protection de tous. La non-violence n'est donc pas l'inaction : c'est une manière exigeante de combattre la domination par des moyens qui préservent autant que possible la dignité humaine et cherchent dans l'action commune une force que chacun, isolément, ne possède pas.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Résister sans recourir à la violence ne signifie pas rester passif : cela peut consister à refuser de collaborer à l'injustice, à désobéir collectivement, à témoigner et à protéger les personnes menacées. Dans le fragment de Char, les habitants opposent aux SS une présence concertée qui les paralyse momentanément et aide le narrateur, sans mettre fin à la violence. La résistance non violente peut donc gêner l'agresseur et construire une force collective, mais elle ne garantit pas la sécurité, comme le rappelle le sort du maçon. Elle constitue une manière exigeante de combattre la domination sans la reproduire, à adapter aux circonstances et sans en faire une obligation imposée aux victimes.

Sujet 2

20 points

Schopenhauer : la volonté, l’identité personnelle et la lecture des œuvres littéraires

Première partie

Question Interprétation littéraire

Sujet p. 4

> Pourquoi Schopenhauer accorde-t-il un privilège à la volonté comme fondement de l’identité personnelle ?

Pour répondre, il faut suivre le raisonnement de Schopenhauer : il examine d’abord les explications habituelles de l’identité personnelle, en montre les limites, puis propose la volonté comme principe plus profond et plus durable que le corps et la mémoire. La note précise que la volonté évoquée ici n’est pas une faculté libre et individuelle, mais un instinct vital d’abord indifférencié.

Schopenhauer écarte d’abord une identité fondée sur la matière du corps, qui se renouvelle avec le temps. Il écarte également la forme corporelle, qui change dans son ensemble et dans ses parties. Il concède toutefois que l’expression du regard permet de reconnaître une personne même après de nombreuses années. Cette exception est cohérente avec sa thèse : le regard manifeste, selon lui, la persistance d’une réalité intérieure.

Le philosophe examine ensuite l’idée que l’identité reposerait sur la conscience, si on entend par là le souvenir coordonné de notre vie. Or la mémoire est lacunaire : les événements principaux restent parfois présents, mais, pour un événement retenu, « mille autres sont tombés dans l’oubli ». L’âge, la maladie, une lésion du cerveau ou la folie peuvent même priver quelqu’un de tout souvenir. Pourtant, affirme Schopenhauer, cette perte progressive de mémoire n’entraîne pas la disparition de l’identité. La mémoire ne peut donc, à ses yeux, en être le fondement ultime.

Il affirme alors que l’identité repose sur « la volonté identique » et sur le caractère immuable qu’elle présente. Par volonté, il désigne le noyau profond de l’être, dont les mouvements fondamentaux sont « vouloir ou ne pas vouloir » et « être ou ne pas être content », avec les nuances que constituent les sentiments, les passions et les émotions. Cette volonté permet de penser une continuité personnelle malgré les transformations du corps et les oublis. Elle confère également, selon le texte, sa persistance à l’expression du regard.

L’opposition entre « tête » et « cœur » précise cette thèse. Le moi connaissant, lié au cerveau, s’alanguit le soir, disparaît dans le sommeil et réapparaît au réveil : il est donc variable et intermittent. Schopenhauer le tient pour une fonction du cerveau, et non pour le moi véritable. Celui-ci est métaphoriquement situé dans le « cœur » : c’est le noyau affectif et volontaire qui produit le moi connaissant sans dépendre de ses interruptions. L’auteur soutient même que la mort de ce dernier n’atteint pas son « compagnon ». Il s’agit là de sa conception métaphysique de la volonté, non d’une démonstration scientifique.

RÉPONSE À RETENIR

Schopenhauer privilégie la volonté parce qu’il la considère comme le principe intérieur qui demeure à travers les transformations du corps et l’effacement des souvenirs. La mémoire et le moi connaissant connaissent des pertes ou des interruptions ; la volonté, comprise ici comme un instinct vital et un caractère profond plutôt que comme une décision libre, exprime au contraire la continuité de la personne. Le moi connaissant relève de la « tête » et de l’activité cérébrale, tandis que le moi véritable relève du « cœur », au sens métaphorique d’un noyau durable de tendances, de sentiments et de passions.

Deuxième partie

Question Essai littéraire

Sujet p. 4

> Dans quelle mesure la lecture des œuvres littéraires mobilise-t-elle en nous la « tête » mais aussi le « cœur » ? Pour construire votre réponse, vous vous référerez au texte ci-dessus, ainsi qu'aux lectures et connaissances, tant littéraires que philosophiques, acquises durant l'année.

La lecture semble d'abord mobiliser la « tête » : il faut comprendre les mots, suivre une intrigue, interpréter des images et reconstruire le sens d'un texte. Mais une œuvre littéraire ne se réduit pas à un objet de connaissance. Elle fait aussi éprouver des émotions, suscite des désirs ou des répulsions et peut transformer notre rapport aux autres. On peut donc se demander dans quelle mesure la lecture fait travailler ensemble l'intelligence et la sensibilité. Le passage de Schopenhauer offre un point de départ : il oppose le moi connaissant, associé à la « tête », au noyau affectif et volontaire qu'il situe dans le « cœur ». La lecture montre cependant que ces deux dimensions, loin d'être toujours séparées, peuvent se nourrir l'une l'autre.

En premier lieu, lire une œuvre exige une activité intellectuelle. Le lecteur doit déchiffrer le langage, saisir les rapports entre les éléments d'un récit et distinguer le point de vue d'un personnage de celui du narrateur ou de l'auteur. Dans un roman policier, par exemple, il rassemble des indices et révise ses hypothèses ; dans une pièce de théâtre, il interprète les paroles, les silences et les conflits. La lecture demande aussi de reconnaître les formes et parfois les contextes : comprendre une tragédie antique suppose de tenir compte des conventions du genre et des valeurs qui structurent son univers. Même un texte qui paraît immédiatement émouvant est construit ; ses choix de narration, de rythme et de vocabulaire orientent notre compréhension.

Cette activité de la « tête » apparaît aussi lorsque la littérature nous conduit à examiner des idées. Dans *Antigone* de Sophocle, le conflit entre le devoir familial et l'autorité politique oblige à réfléchir aux limites du pouvoir et aux devoirs qui peuvent entrer en contradiction. Le lecteur peut éprouver de la compassion pour Antigone, mais il doit aussi apprécier les raisons opposées des personnages et interroger la justice de leurs actes. Les œuvres nous font ainsi réfléchir à des situations singulières et aux jugements moraux ou politiques qu'elles soulèvent. Lire, c'est comparer, interpréter et parfois contester ce que le texte donne à penser.

Pourtant, la littérature ne s'adresse pas seulement à l'intelligence. Elle nous fait éprouver des émotions en nous donnant accès à des expériences humaines que nous n'avons pas vécues. Dans *Les Misérables* de Victor Hugo, le parcours de Jean Valjean et la misère des personnages peuvent susciter pitié, indignation et espoir. Cette émotion ne provient pas seulement d'une idée abstraite de la pauvreté : elle s'attache à des êtres et à des situations que le lecteur suit dans le temps. Le récit rend ainsi sensibles des réalités qui pourraient lui rester lointaines. Il mobilise le cœur parce qu'il engage l'imagination et la capacité de se représenter la vie d'autrui.

Cette puissance affective n'est pas nécessairement opposée à la réflexion ; elle peut au contraire la rendre plus concrète. Dans *Madame Bovary* de Flaubert, le lecteur peut être entraîné dans les rêves et les déceptions d'Emma, tout en prenant une distance critique à l'égard de ses illusions et du monde qui les nourrit. L'ironie narrative rend possible ce double mouvement : comprendre les désirs du personnage et examiner en même temps leur formation et leurs conséquences. L'émotion invite alors à penser, tandis que l'analyse empêche de confondre l'expérience du personnage avec un jugement immédiat. La « tête » et le « cœur » peuvent donc agir ensemble au cours de la lecture.

Il faut toutefois nuancer cette articulation. Une œuvre ne produit pas les mêmes effets sur tous ses lecteurs : leur sensibilité, leur expérience et leurs connaissances influencent ce qu'ils comprennent et ressentent. De plus, l'émotion n'est pas automatiquement une leçon morale. On peut être touché par un personnage sans

approuver ses actes, ou admirer la beauté d'un texte sans partager la vision du monde qu'il propose. La distance esthétique permet parfois de regarder avec lucidité ce qui nous bouleverse. La lecture n'impose donc pas une réaction unique ; elle ouvre un espace où l'intelligence peut examiner l'émotion et où l'émotion peut donner du poids à la réflexion.

Le passage de Schopenhauer aide à penser cette expérience, sans qu'il faille reprendre comme une vérité établie toute sa thèse métaphysique. Il oppose le moi connaissant, variable et lié au cerveau, au « cœur », lieu métaphorique du noyau affectif et volontaire de l'être. La littérature mobilise bien davantage que la simple acquisition d'informations : elle met en jeu des sentiments, des désirs et des valeurs. Mais elle les fait travailler par l'intermédiaire d'une forme et d'une langue que l'intelligence doit interpréter. La lecture est ainsi une expérience à la fois sensible et réflexive.

En conclusion, la lecture des œuvres littéraires mobilise la « tête » par le déchiffrement, l'interprétation et l'examen des idées ; elle mobilise aussi le « cœur » en faisant éprouver des émotions et en nous rapprochant d'expériences humaines éloignées des nôtres. Ces deux dimensions ne s'excluent pas : l'émotion peut nourrir le jugement, et la réflexion peut approfondir ou corriger notre réaction affective. La littérature ne nous impose toutefois ni une émotion uniforme ni une conclusion morale toute faite ; elle nous donne plutôt l'occasion de penser et de sentir ensemble.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> La lecture sollicite l'intelligence et la sensibilité : elle demande d'interpréter les formes et les idées, tout en faisant éprouver les situations et les émotions des personnages. Ces dimensions peuvent se compléter, sans produire une réaction identique chez tous les lecteurs ni dicter automatiquement un jugement moral. La littérature nous fait ainsi réfléchir à partir de ce que nous ressentons, et ressentir plus profondément grâce à ce que nous comprenons.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2021/spe-humanites-litterature-philo-2021-polynesie-1-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.